

Daho fait débat

Ne cherchez plus la perruche, il lui a tordu le cou. Le gentil volatile (de la famille des psittacidés), qui posait jadis sur l'épaule du mignon Etienne (de la famille pôp acidulée), fait désormais partie des accessoires du passé. Avec le maillot rayé marin made in Rennes, les mèches floues romantiques genre terrasse du Flore et le bandana pré-Brüelien noué sur le front.

Bref, Daho a changé. Cette imagerie, entre Grand Meaulnes et Club des Cinq, Jean de la Lune et Lucky Luke, l'ex-pâle tatoué n'en veut plus. Pop saturé ! Il n'y a qu'à voir la pochette de son dernier album, intitulé *Paris ailleurs*, un portrait quasi macrographique de l'artiste en jeune trentenaire entamé, cheveu ras, épiderme piqueté, sparadrap sur la pommette.

La musique, aussi, a mûri. Les weekends à Rome d'antan se sont métamorphosés en sessions anglo-new-yorkaises, la *notte* italienne est devenue *saudade* portugaise, les romances couleurs d'automne ont pris des teintes très Motown, techno bronzée pour soul blanche. Un pari ailleurs que revendique le saint Etienne nouveau.

« J'ai conçu ce disque dans le même état d'esprit que le tout premier : rapidement, en comité restreint, sans me soucier de la façon dont il serait accueilli. Comme le début d'un cycle nouveau. La photo de pochette, pour moi, anticipe bien sur les années à venir : elle est paisible, très charnelle. C'est une façon de franchir un cap, d'en finir avec le joli garçon postérisé qui m'a si longtemps collé à la peau.

J'ai 36 ans et je suis content de vivre en 1992. J'aime la technologie, le son d'aujourd'hui, je n'ai pas la nostalgie du passé. L'imagerie du rock, les icônes, les rites, j'ai adoré, ça a fait travailler mon imaginaire. Mais j'ai évolué, au risque d'avoir perdu une certaine naïveté... »

Naïf, Etienne le fut-il jamais ? Plutôt candide. Avec cette ferveur méticuleuse, cette admiration maniaque qui n'appartiennent qu'aux vrais fans. Le timide admirateur de Françoise Hardy, le collectionneur de disques pirates du



Velvet Underground, a réussi à concilier ses deux passions : un parfum de refrain populaire à la française, avec un goût prononcé pour le bonbon anglo-saxon. Une saveur que l'on retrouve aussi dans ses diverses productions-collaborations, de Sylvie (Vartan) à Lio, d'Ellie à Dani, de Bill Pritchard aux Valentins. Plus yoyo que yéyé, Daho ?

« Mes disques ont été représentatifs d'une génération, éclos en 1977, avec un mélange d'innocence et de cynisme. Autour de moi s'est développée une sorte de consensus. Je suis devenu, malgré moi, une référence. Pour un peu, j'aurais pu être le Brüel de l'époque... Mais ça fait dix ans que je suis là, je n'ai plus envie de trainer les mêmes boulets. Fredonner "Be bop pieds nus sous la lune", ça ne me correspond plus. Quelqu'un comme MC Solaar est certainement plus excitant que moi aujourd'hui, parce que c'est un personnage neuf.

« Avant d'enregistrer ce disque, j'ai tout arrêté pendant trois ans. J'en avais marre d'être Etienne Daho, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans la rue, chez le boulanger. Je voulais n'être personne... Ça m'a permis de faire le point. Je me suis retrouvé confronté à mes limites vocales : je n'ai jamais prétendu être un vrai chanteur, j'essaie simplement de véhiculer des sentiments avec ma voix. Alors je me suis intéressé aux techniques d'enregistrement, j'ai pris des cours de chant, de guitare. Et, progressivement, l'envie est revenue. Avec la sensation d'exercer un métier privilégié. Après tout, quoi qu'on dise, être artiste, c'est aussi être un adolescent attardé. C'est jouer à l'homme tout en prolongeant la cour de récré... »

Propos recueillis par Philippe Barbot et Hugo Cassavetti Etienne Daho, au Zénith à partir du 10 octobre. Dernier disque, *Paris ailleurs*, chez Virgin.